



Ilvy Njikiktjien
Cortège funèbre de Nelson Mandela, 2013, «Zilveren Camera» 2013
© Ilvy Njikiktjien / Beeldagent.

«Elle voit toujours le soleil derrière les nuages»

27

LA PHOTOGRAPHE ILVY NJIOKIKTJEN

Schiphol, 5 décembre 2013. Un avion parti d'Afrique du Sud onze heures plus tôt atterrit à l'aéroport d'Amsterdam. La passerelle crache des passagers, certains sont impatients; c'est la veille de la Saint-Nicolas et, dans les chaumières, des partenaires, des enfants et des amis attendent. Dans la bousculade se trouve la photographe néerlandaise Ilvy Njokiktjien (° 1984), de retour de reportage au pays de Nelson Mandela.

Alors que la plupart des autres passagers se pressent vers la sortie, la photographe consulte l'actualité. Nelson Mandela est mort. Il est décédé alors qu'elle se trouvait dans l'avion. Sa première réaction est très claire: il faut que j'y retourne. Au cours de sa brève carrière, elle a déjà réalisé de nombreux reportages en Afrique du Sud. Souvent, les histoires étaient reliées à Mandela. Il serait étrange qu'elle ne fasse pas de reportage sur son enterrement, déclare-t-elle dans une interview télévisée. En dépit de la Saint-Nicolas.

Retour en Afrique du Sud. Pendant trois jours, le cortège funèbre qui accompagne le cercueil de Mandela fait la navette entre l'hôpital et le lieu où le corps de l'ancien président est exposé. La route principale étant interdite à la circulation, la photographe stationne sa voiture dans le quartier et décide de suivre le parcours à pied. De temps en temps, elle retourne en courant à sa voiture pour y mettre en sécurité les cartes mémoire de son appareil photo - elle doit en avoir une dizaine en poche. Malgré sa mission très claire, son jean, les deux appareils photo qu'elle porte autour du cou, personne ne la retient. Des soldats lui donnent même de l'eau.

Les deux premiers jours passés le long du parcours, la pêche aux images n'est pas un succès: la jeune femme a appuyé trop tard, un bras se trouve dans le champ, ... Lorsque, le deuxième jour, elle décide de retourner à sa voiture, elle entend crier et elle voit le cortège s'engager dans la rue où elle se trouve. La photo qu'elle prend alors, une image où s'unissent le deuil et la célébration d'un héros, lui vaudra la *Zilveren Camera* (Caméra d'argent) 2013 le lendemain de l'interview télévisée évoquée précédemment. La *Zilveren Camera* est un prix néerlandais de photojournalisme qui récompense de

nombreux gagnants par catégorie ainsi qu'un lauréat général. Njiokiktjien remporte à la fois le premier prix dans la catégorie «Étranger - photo unique» et le prix général. Celui-ci revient à une femme pour la première fois depuis la création du prix il y a 65 ans. C'est un honneur un peu douteux, estime Njiokiktjien. Mais la joie prévaut. Bien que la photographie de presse soit un monde d'hommes, il y a eu d'autres femmes photographes de talent dans le passé.

«Très envie du métier»

Ilvy Njiokiktjien, née d'une mère néerlandaise et d'un père sino-indonésien (d'où son nom de famille à consonance exotique), grandit sur un bateau résidentiel aux environs d'Utrecht. Après ses études secondaires, elle passe une année dans une *high school* aux États-Unis. Elle s'y inscrit au cours de photographie et est directement passionnée. Pourtant, elle n'entreprend pas des études de photographie mais va étudier le journalisme à Utrecht. Ce n'est que lors d'un stage à l'agence de presse ANP qu'elle se met réellement à la photographie. Dans une interview donnée à ELLE, elle se souviendra que les hommes de l'ANP lui prenaient parfois littéralement la main pour lui expliquer certaines choses. C'est un tournant remarquable pour une fille qui voulait autrefois devenir chauffeur de camion.

Ce qui attire Ilvy Njiokiktjien dans la photographie, c'est que cette discipline s'adresse à un public très vaste. Tout le monde peut regarder une photo et comprendre l'histoire qui la sous-tend, affirme-t-elle. Et c'est important pour quelqu'un qui souhaite raconter des histoires. Son style, elle le décrit comme du photojournalisme traditionnel. Elle aime faire un récit d'un bout à l'autre, tout simplement tel qu'il est, sans inter-



vention du photographe. Même la femme qui, à côté d'elle, adressait des signes de la main à Mandela, elle ne l'a pas repoussée pour éviter qu'un bras se trouve dans le champ de la photo. Mieux vaut encore une photo moins bonne. «Qui suis-je pour troubler le deuil de ces gens?», dit-elle à ce propos.

Outre les qualités évidentes de ses images, Ilvy Njiokiktjien paraît disposer d'une série d'atouts qui expliquent son succès. Le courage, par exemple. Et la persévérance. Ce qui aide aussi, pense-t-elle, c'est qu'elle n'a pas de famille. Par ailleurs, il est parfois plus facile d'entrer quelque part lorsqu'on est une femme. Les gens vous font plus facilement confiance, explique-t-elle au présentateur de télévision Humberto Tan. Sa chevelure remarquable et son rire franc n'y sont sans doute pas étrangers non plus. «Elle a vraiment envie du métier», constate Ruud Visschedijk, directeur du *Nederlands Fotomuseum* à Rotterdam où elle a récemment exposé. «Cette femme est investie d'une espèce de feu sacré qui force le respect».

Il n'est pas le seul de cet avis comme en témoignent les différents prix que Njiokiktjien décrocha depuis la fin de ses études. En 2008, elle remporta le prix *Canon* pour jeunes talents (subdivision de la *Zilveren Camera*) et le prix photographique de *National Geographic*. L'année 2008 était aussi celle qui la révéla au grand public, quoique pour une tout autre raison. Alors qu'elle était à peine rentrée d'une année passée à travailler pour le journal sud-africain *The Star*, le quotidien néerlandais *Spits* la chargea de photographier l'humoriste Theo Maassen. Suite à un malentendu, Maassen, dont le caractère explosif est bien connu, ignorait que Njiokiktjien avait été autorisée à le photographier et il fracassa son tout nouvel appareil *Canon* par terre. Il s'ensuivit des excuses, une indemnisation et, grâce à l'attention accordée par la presse à l'incident, toute une



À gauche :
Ilvy Njiokiktjien
Mozambique 049, 2007, prix photographique de «National Geographic» 2008

© Ilvy Njiokiktjien / Beeldagent.

Ilvy Njiokiktjien
Afrikaner Bloed, 2011, «World Press Photo» 2012

© Ilvy Njiokiktjien / Beeldagent.

série de nouvelles commandes. L'argent que lui valent ces commandes, elle l'investit dans des projets à long terme qui l'amènent presque toujours en Afrique du Sud.

Afrique

Depuis son premier voyage en Afrique du Sud en 2004, ce pays se trouve définitivement au centre de son radar. Chaque fois qu'elle y était pour une histoire, elle trouva une autre histoire à laquelle accorder son attention. Elle a même appris l'afrikaans pour pouvoir se déplacer encore plus facilement dans le pays. Mais son attention a une portée plus vaste. Njiokiktjien s'est aussi rendue dans d'autres pays africains tels que l'Angola pour y faire des reportages pour le compte de magazines de voyages et de journaux. Souvent, les photos trahissent le lien personnel qui existe entre la photographe et le sujet: l'intimité du moment, un regard dans les yeux du sujet ou une attitude parfaitement naturelle.

L'exemple suivant est une belle illustration de la facilité avec laquelle Njiokiktjien établit le contact avec les gens du cru. En 2010, Ilvy Njiokiktjien se trouve en Afrique du Sud pour photographier l'enterrement de l'homme politique d'extrême droite Eugène Terre Blanche. Elle repère dans l'assistance un homme de grande taille avec un bouc gris, vêtu d'un uniforme militaire de l'époque de l'apartheid. Curieuse, elle s'approche de l'homme, le colonel Franz Jooste. C'est son *Kommandokorps*, un camp d'entraînement où de jeunes Blancs sont préparés à se défendre le cas échéant contre des Sud-Africains noirs, qui fera plus tard l'objet du projet *Afrikaner Bloed* (Sang afrikaner) qui révélera définitivement la photographe auprès d'un public professionnel.

Avec Elles van Gelder, une journaliste néerlandaise que Njiokiktjien rencontre à l'enterrement de Terre Blanche, elle prendra part au camp en 2011. Pour obtenir l'auto-

risation, les deux jeunes femmes devront se montrer persuasives car Jooste se méfie. Il finit par céder, notamment séduit par l'idée qu'un peu de publicité pour sa mission ne peut pas lui faire du tort. Pendant les neuf jours dans le courant desquels elles font des prises de vues la journée et les visionnent le soir, elles voient de jeunes participants au camp changer d'avis à l'égard de leurs concitoyens de race noire. Pour certains, l'entraînement militaire est très dur; des larmes coulent le long des joues du plus jeune participant parce qu'il ne veut pas décevoir son père. Malgré sa compassion, sa fatigue et l'étonnement permanent, Njikiktjien ne faillira à aucun moment. Sa place est derrière l'appareil photo.

C'est cette combinaison de professionnalisme, d'implication et un sens infaillible de la nuance, du cadrage et de la sélection qui vaudront à *Afrikaner Bloed* son succès international, deux prix dans le fameux concours *World Press Photo* ainsi qu'une place au prestigieux *Joop Swart Masterclass*. Elle y réalisera le projet *Suidlanders* (Gens du Sud), couronné en 2012 du premier prix pour une série dans la catégorie «Documentaire étranger» de la *Zilveren Camera*. Cette même année, elle remportera en outre le *Canon AFJ Award* du photojournalisme féminin et son œuvre sera présentée lors du festival de la photographie documentaire à Perpignan. Elle compte parmi ses commanditaires le journal néerlandais *NRC Handelsblad*, *Der Spiegel*, *Telegraph Magazine*, *L'Espresso* et *The New York Times*. Pour ce dernier, elle réalisa récemment un reportage photo sur les proches des victimes de l'appareil de *Malaysia Airlines* abattu en juillet 2014 en Ukraine. Elle photographia les lieux laissés vides par ces victimes: bureaux, chambres à coucher, petits terrains de football. «Je trouve que c'est une manière plus subtile de parler de ceux qui restent. Bien entendu, dans un tel contexte, la subtilité est très relative, mais



j'ai en tout cas essayé d'approcher le thème avec le plus d'intégrité possible», explique-t-elle au quotidien flamand *De Standaard* qui a publié une partie de cette série.

Entre-temps, Njiokiktjien travaille avec Elles van Gelder à un livre, à paraître en 2019, consacré à la génération née après la suppression de l'apartheid. Cette année-là, il y aura des élections générales en Afrique du Sud et le pays compte de très nombreux électeurs de moins de 30 ans susceptibles de donner un nouveau visage à la politique. Dans le cadre de ce projet, elle a également gardé le contact avec les jeunes rencontrés dans le camp d'entraînement du colonel Jooste.

Premier «Photographe de la patrie»

En 2013, Njiokiktjien a pris son propre pays en ligne de mire. La jeune femme fut désignée premier «Photographe de la patrie» pour toute une année. Les Pays-Bas avaient déjà un «Poète de la patrie» et se dotèrent suivant le même principe d'un philosophe et d'un photographe nationaux. Cette nomination est une initiative du *Nederlands Fotomuseum* de Rotterdam et du *Fotografemuseum Amsterdam* - les fondateurs de la *Fotoweek*, une semaine en septembre qui, par une série d'activités, entend apprendre au public à regarder la photographie d'une manière plus consciente.

Le «Photographe de la patrie» doit éclairer le grand public sur ce que représente la photographie néerlandaise. Njiokiktjien était la candidate idéale, explique le directeur du *Nederlands Fotomuseum*, Ruud Visschedijk: «Nous cherchions quelqu'un qui soit sur le point de percer, de manière à ce que ce titre puisse être un coup de pouce pour sa carrière. Nous voulions aussi une personne capable d'exprimer ce qu'elle fait et qui ait une vision et une opinion sur sa propre photographie et sur la photographie néerlandaise en général». Njiokiktjien répondait au cahier des charges. Visschedijk vante son énorme énergie, son inventivité, sa créativité et son état d'esprit positif: «Elle voit toujours le soleil derrière les nuages. Même lorsque la situation est difficile, elle se dit: je dois faire telle et telle chose pour pouvoir exercer mon métier».

Dans un premier temps, Njiokiktjien ne prenait pas ce titre trop au sérieux, mais elle accepta la mission. Son point de départ pour la *Fotoweek* (dont le thème était *Kijk mijn Familie* - Regarde! Ma famille!) était de photographier des fêtes d'anniversaire, le moment par excellence pendant lequel on se retrouve en famille. Lorsque sa tâche officielle s'est terminée en septembre 2014, elle décida de continuer. Au lieu de se limiter à dix anniversaires, elle décida d'en photographier cent: un par âge, et avec la plus grande diversité possible. Elle aborda cette tâche avec le même sérieux que son travail libre. «Son dynamisme, comme celui dont elle a fait preuve lors de la mort de Mandela, était un argument supplémentaire pour lui attribuer le titre», précise encore Ruud Visschedijk.

Lise Lotte ten Voorde

Critique de photographie et d'art.

info@cultuurcocktail.nl

Traduit du néerlandais par Caroline Coppens.